

## **Le peintre amiénois Frère Luc (Amiens 1614-Paris 1685)**

*Stéphane Grodée*

*Diplômé de l'école du Louvre et de l'Institut d'Art de la Sorbonne*

*Expert en tableaux et dessins anciens*

Contrairement à une ville voisine comme Valenciennes où virent le jour pas moins de douze peintres inscrits dans l'Histoire de l'Art (Robert Campin que l'on appelle « le maître de Flemalle » et Simon Marmion chez les primitifs flamands, Antoine Watteau le plus célèbre des Valenciennois, son disciple JB Pater présent au musée d'Amiens avec une « chasse de Louis XV », Charles Eisen, dessinateur et graveur, JB Van Mour le peintre de Constantinople, au XIX<sup>e</sup> siècle le néo-classique Abel de Pujol présent dans le grand salon du musée avec son « jugement de Dieu », le paysagiste

Henri Harpignies, et bien sûr l'autre grand Valenciennois, aussi grand peintre qu'il fut sculpteur : JB Carpeaux, au XX<sup>e</sup> siècle : Eugène Chigot, Lucien Jonas et Paul-Elie Gernez), eh bien par un déterminisme historique qui m'échappe Amiens ne fut pas une terre féconde en représentants de l'art de peindre. En effet un seul peintre inscrit dans l'Histoire de l'Art y naquit, et encore nous le verrons plus après, dans l'histoire en train de s'écrire. Un monument comme celui des « Illustrations picardes » de la Place Joffre par Gédéon de Forceville, destiné à célébrer les gloires du passé local, évoque l'ensemble des arts libéraux hormis la Peinture. Seuls quelques noms de rue : Jules Lefèbvre, Paul Sautai, Edmond Lebel, Maignan-Larivière ou Puvis de Chavannes, témoignent de la reconnaissance accordée par la ville à ces peintres de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le seul grand peintre né à Amiens, c'est le Frère Luc, et s'il existe en ce moment dans l'Histoire de l'Art en train de s'écrire un véritable engouement pour un peintre qui mobilise tous les talents et excite toutes les imaginations, c'est bien le Frère Luc. Il est l'objet du regard attentif des dix-septiémistes français et il était encore à l'honneur récemment dans l'exposition « Couleurs du ciel » du Musée Carnavalet avec ce magnifique tableau d'autel « L'indulgence de la Portioncule ». Un colloque lui fut consacré en 2010, accompagné d'actes précieux destinés à faire le point des connaissances sur le peintre amiénois. Dans sa préface, Pierre Rosenberg de l'Académie Française, peut écrire : « Il n'est pas d'année où quelques compositions ne fassent surface » tant il est vrai qu'une véritable dynamique s'est créée autour de lui. Pour ma part j'avais anticipé ce mouvement de réévaluation du jugement il y a très longtemps, par atavisme bien sûr, découvrant lors de mes études à l'Ecole du Louvre que ce peintre était né à Amiens, et que cherchant à le fréquenter, je m'étais familiarisé avec sa manière, ce qui me permit d'en découvrir plusieurs au cours de ma carrière de marchand de tableaux.

Paradoxalement le Frère Luc est mieux connu et depuis plus longtemps Outre-Atlantique que dans sa ville natale, les premiers travaux qui lui furent consacrés datent du lendemain de la seconde guerre mondiale et sont le fruit des recherches d'historiens canadiens ; c'est que nous le verrons plus tard, le Frère Luc fut envoyé par son ordre dans la Nouvelle France en 1670/71 et comme l'écrit toujours Pierre Rosenberg dans sa préface des Actes du colloque de 2010 : « se rendre au Québec n'était pas alors une mince affaire, y peindre tenait de l'exploit ». L'absence de recul historique de la Belle Province aiguissant une attention jalouse, Frère Luc est considéré au Canada comme le premier peintre national ; pour preuve la présentation de ses œuvres au sein des collections publiques, tant au Musée des Beaux-Arts de Montréal qu'à la National Gallery d'Ottawa, se tient dans le département d'art canadien et non pas dans celui de la peinture européenne.

Frère Luc est né au monde sous le nom de Claude François à Amiens en 1614. Il est le fils de Matthieu François, marchand drapier, et de son épouse Perrette. L'enfance de Claude est marquée par

un événement dramatique qui fut sans doute à l'origine de sa vocation religieuse « Le miracle de 1630 » (tableau de l'église de Neuville-les-Loeuilly). Il s'agit d'un fait divers, une noyade ; alors que Claude avait seize ans et qu'il menait un cheval à l'abreuvoir de la Somme en amont du barrage du Cange, l'adolescent fut précipité à l'eau par sa monture et repêché pour mort à l'aval du barrage. Rapidement prévenue, la mère de Claude porta le corps de son enfant à l'autel ND de Foy de l'église des Augustins aujourd'hui disparue, et le miracle se produisit l'enfant revint à la vie. Nul doute que cet événement fut à l'origine de la vocation religieuse du peintre dont un seul autoportrait nous est connu. Le tableau fonctionne comme un ex-voto juxtaposant l'espace sacré du miracle avec la Vierge qui touche le cœur de l'enfant et l'espace profane de l'illustration de la noyade que brandit le peintre dans une sorte de mise en abyme du récit. L'enfant Jésus, prenant à témoin le spectateur selon une rhétorique très baroque, assure la liaison entre le narratif et le surnaturel. Lescouvé le maire d'Amiens pendant la période révolutionnaire, trouva le moyen de soustraire le tableau à la fureur iconoclaste des émeutiers en le plaçant à l'église de Neuville les Loeuilly où il se trouve toujours.

Frère Luc n'est pas un peintre de province au sens où sa formation serait indemne des perfections parisiennes et qu'il ne se serait jamais frotté aux ateliers royaux. Tout au contraire, il entre en 1632 dans l'atelier de Simon Vouet, le Premier Peintre du Roi, en même temps que Charles Le Brun. Suite logique de cette éducation l'indispensable voyage en Italie en 1634 où nous retrouvons à Rome « *caput mundi* » de ces années post-tridentines et bouillonnant foyer de l'art baroque, un peintre âgé de vingt ans. Le père Nicolas de Bralion, oratorien, nous apprend dans ses « Curiosités de l'une et de l'autre Rome » publiées à Paris en 1683 : « qu'il étudiait à Rome en sa profession et s'y perfectionnait si bien qu'il est estimé un des meilleurs peintres de Rome ». Pendant son séjour à Rome Claude y rencontra certainement Nicolas Poussin qui lui demandera plus tard de travailler sous sa direction à la décoration de la grande galerie du Louvre, projet qui ne verra jamais le jour.

De retour à Paris en 1638 Claude obtient de Sublet des Noyers, Surintendant des Bâtiments du Roi, le brevet de « peintre ordinaire du Roi », point de départ d'un cursus honorum qui inaugurerait une brillante carrière mondaine. C'est l'époque où Claude reçoit des commandes prestigieuses, notamment d'Anne d'Autriche, période que l'on qualifie de « mondaine » avec ce tableau « Achille et Ulysse quittant Scyros » récemment identifié et découvert au musée de Fécamp. Nous pouvons donc mesurer qu'à son retour de Rome Claude est lié au monde de la cour et que sa carrière se présente sous les meilleurs auspices ; Florent Le Compte dans son « Cabinet des Singularités » publié à Paris en 1699 nous apprend que « ses ouvrages ne manquaient pas de lui attirer bientôt de la réputation en sorte qu'il aurait fait un établissement considérable si l'air de la grandeur avait enflé son esprit( ..) mais la piété l'emportant au-dessus de tous les avantages de la vie, il trouva à propos de prendre parti dans la religion pour assurer la tranquillité de ses années et se faire une voie plus assurée au salut éternel ». Toujours habité par le souvenir du miracle de 1630, Claude demande son admission au couvent des Récollets du FBG Saint Laurent à Paris le 8 octobre 1643, fait profession, prononce ses vœux et prend l'habit sous le nom de Frère Luc (sans doute à cause de la légende de l'Évangéliste-peintre). Dès lors le peintre amiénois demeurera exclusivement un peintre religieux, mettant son art au service de la Foi, mais aussi exclusivement un peintre de la règle récollette.

Frère Luc construit d'ambitieuses compositions où se fait jour son sens du monumental et où le sentiment de puissance s'accompagne parfois d'une certaine lourdeur ; compositions toujours très tapissantes où se manifeste une certaine idée de l'horreur du vide, où l'air ne semble pas circuler librement autour des figures, mais d'une remarquable efficacité visuelle sous-tendue par des audaces chromatiques et de savoureuses stridences du coloris caractéristiques du Récollet. L'Amiénois est un peintre très cultivé qui pendant les quatre années passées à Rome a assimilé par la copie les grands modèles bolonais du Dominiquin, des Carrache ou du Guide. Sa science de la composition ne cède en rien à celle du dessin toujours d'une parfaite correction. Il se distingue souvent de ses contemporains (Sainte Catherine de Sienna) par une violence expressive ou une théâtralisation pathétique de l'image.

En 1666, la confrérie ND du Puy de la cathédrale d'Amiens, commande à son compatriote Frère Luc cette admirable Vierge à l'enfant qui par sa simplicité et sa monumentalité m'apparaît comme l'un des chefs d'œuvre du peintre. Comme tous les Puy de ND elle s'accompagne d'une devise « Croix aimable à Jésus quoiqu'ignominieuse » don du chirurgien François Quignon qui fait apparaître son patronyme dans la devise. Enlevé à la Révolution, le tableau fut remis plus tard aux Dames du Sacré Cœur d'Amiens et offert en 1904 au Musée de Picardie par Robert de Guyancourt. Quatre ans plus tard en 1670, Frère Luc fut envoyé par son ordre au Québec et embarqua à La Rochelle en compagnie de Jean Talon, premier intendant de la Nouvelle France, le 8 mai 1670. Il faut imaginer ce que devait être une telle expédition à l'époque, Frère Luc demeura quinze mois en Nouvelle France jusqu'à l'automne 1671, il y exécuta nombre de tableaux toujours en place aujourd'hui qui lui accordent le statut très particulier de premier peintre québécois. Il va sans dire qu'il y est très recherché et que ceux que j'ai pu découvrir par l'exercice de mon métier s'y trouvent aujourd'hui, le dernier, et sans doute le plus beau d'entre eux, est ce « Christ mort » vendu au Musée des Beaux-Arts de Montréal en 2011. Une œuvre très étonnante, qui traduit bien l'originalité du peintre dans le contexte de la peinture de son époque. Le Christ mort y est toujours représenté couché en long sur la pierre du Sépulcre, l'Amiénois construit une image bien différente où le Christ est présenté à mi-corps dans un raccourci frontal qui joue sur la planéité, la figure du Christ est ramenée au plan du tableau d'une manière complètement novatrice. A l'inverse de la violence pathétique qu'il accorde quelque fois à ses œuvres, nous sommes plus en présence ici d'une dormition du Christ que de son martyre. Préparé terme à terme par un dessin conservé à l'ENBA, le tableau se trouvait dans un rare état de conservation (photo). C'est une grande satisfaction de pouvoir travailler avec les grandes institutions muséales nord-américaines, j'ai pu en mesurer la réactivité, la rigueur et le professionnalisme. Je ne résiste pas au plaisir de vous présenter mon interlocutrice au MBA de Montréal, sa directrice Nathalie Bondil, une Française qui était éligible à la Direction du Louvre il y a peu en compagnie de notre compatriote L. Salomé. Elle possède un véritable génie professionnel tourné à la fois vers le patrimoine et la création contemporaine. Qualités qui sont malheureusement bien absentes à Amiens, pour preuve, j'avais naïvement pensé qu'en 2014 la ville pouvait célébrer la naissance du Frère Luc voilà quatre siècles...c'était bien me méprendre il ne fut pas même répondu à mes courriers. Cette fin de non-recevoir est d'autant plus dommage que j'avais suffisamment d'assurance du côté canadien pour avancer que les coûts seraient pris en charge par l'Office Culturel Canadien. A son retour de la Nouvelle France, le Frère Luc se consacra à la décoration de la chapelle de l'Hôtel Dieu de Sézanne dans l'Aisne dont on peut dire qu'il s'agit de son grand œuvre. L'Amiénois est désormais regardé comme l'un des grands peintres du XVIIème français.